

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

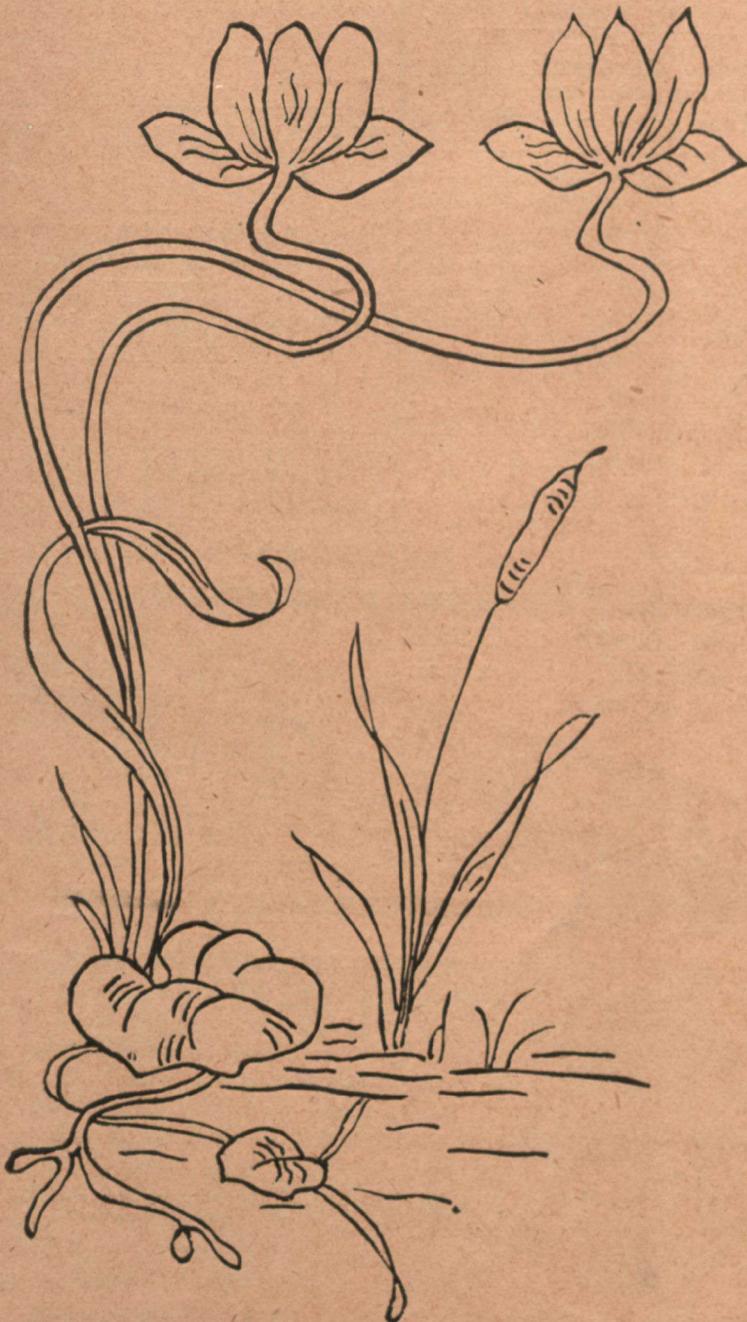
UN AN - - - \$2.00
 SIX MOIS - - - 1.00
 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
 TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
 Six mois - - - - - 7 frs
 Strictement payable d'avance.



..SOMMAIRE..



Premier baiser [poésie].....PAMPHILE LEMAY
 Douceur du soir " GEORGES RODENBACH
 Notre Fête nationale.....LA DIRECTRICE
 La sensibilité.....FRANÇOISE
 Madame de Flahaut.....MADAME SAUVALLE
 Emile Nelligan.....
 Lettre d'Ottawa.....YVETTE FRONDEUSE
 Les contrariétés.....MICHELINE
 Les deux gloires.....DR. GINESTET
 Une femme naïve.....ALBERT SAURIOL
 Une question de grande actualité.....C. WAGNER
 Le Coin de Fanchette.....FRANÇOISE
 Propos d'étiquette.....LADY ETIQUETTE
 Pages des Enfants.....TANTE NINETTE
 Le Mal du Pays.....M. AIGUEPERSE
 Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.

MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère

34, 36, 38, 40 Marché Bonsecours

Téléphone Bell, Main 2479, MONTREAL

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse :- :- :-

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argentierie. Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donne la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN

Bell Est 1744.

162 rue St-Denis.

Elixir Iodo-tannique Glycerophosphate "Ganger"

TONIQUE RECONSTITUANT DU SYSTEME NERVEUX ET OSSEUX

CONTRE:— Neurasthénie anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc.

Dosage. - Chaque cuillerée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycérophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.— Adultes, une cuillerée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.
SEUL DEPOSITAIRE **PHARMACIE GAGNIER** COIN STE-CATHERINE et ST-DENIS
Montreal

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12..... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12..... 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12. INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12... .. 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine, Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12... .. 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré..... 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2..... 0.88
(à responsabilité limitée)

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

NOUS faisons notre salut devant les lectrices du Journal de Françoise. Nous voulons faire leur connaissance, parce que nous voulons leur commande. Toutes voudront des fleurs pour enjoliver leur maisons pour la belle saison de Pâques, et pour envoyer à leurs amies. Rien n'est plus acceptable qu'une boîte de fleurs au matin de Pâques.
Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils
FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine,
Coin de la Rue Guy.

Serres et Couches chaudes. Côte des Neiges.



SPECIALISTE

BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN
A L'INSTITUT D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX CRATIS
1824 STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garanties pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie. Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En vente dans tous les dépôts et magasins de nouveautés.

Direction et administration :
1714 Ste-Catherine, coin St-Denis.
...MONTREAL..

Tel. Bell. Est. 2636.
Patrons sur mesures depuis 15c.

QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine, Montreal.

VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ.
LONGÉVITÉ. VOILA CE QUE
DONNE A TOUS
LES

DRAGEES RECONSTITUANTES
LACHANCE

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS; SE TROUVENT DANS
TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIÉES FRANCO PAR MAILE.
DEPOSITAIRE
PH^{IE} LACHANCE.
MONTREAL
PRIX 50 CENTS.

**CAPSULES
GRESOBENE**

CONSOMPTION

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules GRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du

prodipe. DEPOT. ARTHUR DECARY Ph^{ie} 1688 St^e Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.
50¢ le flacon, sur demande un livret
Monsieur Decary envoie gratuitement COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
 UN AN - \$2.00
 SIX MOIS - 1.00
 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
 TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
 Un an - - - Quinze francs
 Six mois - - - 7 frs
 Strictement payable d'avance.

DOUCEUR DU SOIR



*Douceur du soir et de la lampe qui s'allume
 C'est la fin d'un veuvage et la fin d'un exil;
 Douceur! quand le soir vient, le jour au coeur naît-il?
 Ah! créer à son gré chez soi ce clair de lune!*

*Douceur du soir et de la lampe calme et bonne;
 On se sent tout à coup la face d'un élu;
 L'âme s'éclaire; elle renonce et ne s'adonne
 Qu'à démêler les écheveaux des angélus.*

*Qu'est-ce encore que ces bruits, au loin, qui continuent?
 Le silence aux conseils de l'ombre cède enfin,
 C'est l'heure tiède où l'on devient un peu divin...
 Des nénuphars sont nés parmi les glaces nues.*

*Un ecclésiastique amour de la douceur
 Revêt comme du lin pascal et d'innocence;
 On se semble approcher de la fin d'une absence,
 Ou veiller le sommeil d'une petite soeur.*

*La lampe perce un peu les mystères; on voit
 Des signes éclater dans la demeure obscure.
 Est-ce qu'un oiseau blanc s'est posé sur le toit?
 On dirait tout à coup qu'on habite une cure.*

*Douceur! La lampe met dans l'âme un temps de mai
 Et des clartés d'argent fluide où l'âme trempe;
 Le clair de lune fait les grands lys se pâmer;
 L'âme ce lys aussi, se pâme au clair de lampe.*

GEORGES RODENBACH

[Québec]

PREMIER BAISER



*Pourquoi dire cela s'il n'en est pas besoin?
 Un nuage, au couchant, semblait un banc de craie,
 Et, berçant la ramure, une éclatante raie
 Argentait un ruisseau qui se perdait au loin.*

*Nous marchions au soleil, dans les fleurs et le foin,
 En causant tendrement de notre amitié vraie.
 Nos coeurs étaient pareils à des blés sans ivraie.
 De nos graves serments un oiseau fut témoin.*

*Elle prit au buisson une blanche églantine,
 Et la baisa disant d'une voix enfantine:
 ---C'est comme un autre bouche, et combien pure, va!*

*Et moi, je répondis, d'une âme un peu tremblante,
 En effleurant sa lèvre où le mot s'acheva:
 ---C'est comme une autre fleur, mais combien plus*

[troublante!]

PAMPHILE LEMAY

Notre Fête Nationale

C'est avec joie et empressement que nous constatons que la célébration de notre fête nationale, prend chaque année, un nouvel élan et un nouvel éclat.

Dans le programme du vingt-quatre juin prochain, nous remarquons, tout particulièrement le grand banquet offert à la famille canadienne, dans la salle du Manège, banquet dont les dames patronnesses de l'Association de la Saint-Jean-Baptiste ont pris la direction et l'initiative.

Nous ne saurions exprimer l'impression charmante que nous donne la vision de ces agapes véritablement fraternelles, et combien il serait désirable que cette touchante coutume se perpétuât d'année en année et se propageât de ville en ville, de paroisse en paroisse, jusqu'à ce qu'un jour vint, ou, des deux rives du Saint-Laurent, un long toast soit porté à la gloire de notre beau pays et à l'union de la race canadienne-française.

Nous ne doutons pas que nos compatriotes seconderont avec enthousiasme l'idée et la fondation à perpétuité d'un banquet de famille, à la fête de la Saint-Jean-Baptiste. En attendant, nous les espérons nombreux, au soir du 24 juin, pour faire honneur à leur nationalité d'abord, et rendre hommage ensuite au zèle patriotique et généreux dont font preuve, dans l'organisation gigantesque de ce dîner, la digne présidente de la Société de la Saint-Jean-Baptiste et ses auxiliaires dévouées.

Ce banquet sera suivi d'un concert-promenade.

Son Honneur le lieutenant-gouverneur, Sa Grâce, Mgr l'Archevêque de Montréal et l'hon. Premier Ministre de la Province, présideront à cette fête grandiose à laquelle nous voudrions tous assister.

LA DIRECTRICE.

L'hiver oblige à acheter son soleil.

Emile Souvestre.

La Sensibilité

Une mère de famille m'écrivait hier:

"En vue du bonheur futur de l'enfant, est-il sage ou imprudent de développer sa sensibilité?"

La réponse à ce point d'interrogation demande plus d'un moment d'étude et peut être définie de plusieurs façons, selon le tempérament de l'enfant. S'agit-il d'un futur optimiste ou d'un futur pessimiste? Pareil discernement est difficile à faire dans une personnalité aussi petite que celle d'un enfant, et, à cause même de cette incertitude, une méthode quelconque, peut-elle être donnée comme absolue?

J'ai connu un père de famille — homme excellent et vertueux s'il en fut jamais qui punissait son petit garçon à chaque fois que celui-ci pleurait, pour un congé qu'on lui refusait ou pour une contrariété qu'on lui faisait subir. Sur la remarque que je me permis de lui faire, il me répondit:

—Cet enfant est trop sensible; je veux l'endurcir et lui rendre ainsi le service qu'on ne m'a pas donné. J'ai tant souffert de ma sensibilité. Ce père avait-il tort? avait-il raison?

Cependant, il est certain qu'aucune partie de l'âme humaine ne doit être sacrifiée. Autre chose est de développer la sensibilité et de décourager la sensiblerie, qui est, chez l'enfant comme chez l'homme un des travers les plus ridicules quand il n'est pas le plus insupportable à soi et aux autres.

Mais la sensibilité, comme la volonté, demande à être guidée avec tact et fermeté. C'est dans la nuance de ces distinctions que le rôle de l'éducatrice, celui de la mère, doit s'exercer, et que les erreurs, — fatales si souvent, — sont à craindre.

Quand je parle de sensibilité, il est bien compris que c'est de la sensibilité morale que je veux parler; relativement à la sensibilité physique, jamais on ne saurait inspirer à l'en-

fant assez de mépris pour les douleurs physiques personnelles. On peut lui apprendre cela par l'exemple, ce qui est encore la meilleure force du raisonnement, en même temps qu'on devra mettre à profit le malheur d'autrui, en lui faisant connaître la satisfaction que l'on éprouve à soulager les infirmités des autres.

La bonté serait-elle, en tout cas, le fruit et le résultat de la sensibilité? L'expérience semble l'affirmer.

Pour compatir à la douleur des autres, ne faut-il pas d'abord commencer par la comprendre? et pour la bien comprendre, pour s'en bien pénétrer, ne faut-il pas être sensible?

Voyez: les cœurs complètement dépravés n'en arrivent à ce degré d'abjection qu'en perdant la sensibilité. L'âme sensible, au contraire, comprendra la compassion. Sans doute, un être élevé dans une telle doctrine souffrira, mais à la puissance de souffrir, la joie de soulager les maux de l'humanité fera équivalence, et rien ne saurait compenser les joies que sa sensibilité lui fera éprouver dans l'amitié, dans les charmes exquis qu'il découvrira par les belles lectures, dans les douceurs enivrantes que révéleront à son esprit le spectacle de la nature et celui des merveilles de l'art.

Sans la sensibilité, il n'y a donc de bonheur possible; car, le bonheur ne saurait exister dans l'égoïsme, l'indifférence et la dureté du cœur. L'être insensible n'aura pas de grande douleur s'il n'aime que lui et si son bien-être lui suffit. Mais quelles joies aura-t-il, puisque son âme ne vibre point, puisque son cœur n'est plus susceptible de s'émouvoir et qu'il traverse la vie à la façon d'un automate?

En résumé, il semble donc mieux de développer la sensibilité de l'enfant pour son bonheur futur. Les joies inhérentes à cette faculté compenseront largement les douleurs.

Toutefois, en développant la sensibilité, il faut, dans une sage mesure, la diriger en lui donnant pour contre-poids la volonté et l'action.

FRANÇOISE.

MADAME DE FLAHAUT

Parmi les femmes qui se sont occupées de littérature ou plutôt de romans au début du siècle dernier, une des figures les plus marquées est celle de Mme de Flahaut ; la vie active et mouvementée à laquelle elle s'est trouvée mêlée, les débats révolutionnaires auxquels elle a pris part en quelque sorte, puisque son salon était le rendez-vous de toutes les personnes qui avaient quelque influence sur les destinées du pays, lui donnent un relief particulier qui ne manque pas d'attrait.

Les titres de ses romans qui parurent sous le nom de Mme de Souza, nom qu'elle tenait de son second mari, ne sont peut-être pas bien connus de tout le monde, et, cependant ses œuvres ont toujours ce que l'on appelle un bon succès de cabinet de lecture, en raison du sentiment qui s'en exhale et dont cette catégorie de lecteurs est très friande.

Mademoiselle Filleul perdit ses parents fort jeune ; élevée dans un couvent qu'elle a décrit dans son premier roman, "Adèle de Sénange", elle y fut gâtée, choyée, adulée ; d'ailleurs son intelligence précoce, son charme naturel, sa grâce la faisaient aimer et rechercher non-seulement de ses compagnes, mais des dames religieuses. Avant la Révolution, les couvents n'étaient pas rudes, austères et pénitents comme ils le devinrent après le mouvement religieux qui avait produit le "Génie du Christianisme" et les "Méditations" ; c'était au contraire, quelque chose de gai, d'aimable, d'enjoué comme Saint-Cyr.

Cette éducation première influa beaucoup sur toute la pensée de Mme de Flahaut et chacun de ses écrits en retrace les vives images.

Elle sortit du couvent pour se marier à M. de Flahaut, intendant du jardin et des cabinets du Roi ; il était beaucoup plus âgé qu'elle puisqu'il avait 57 ans. Ce ne fut pas un mariage heureux, la disproportion

d'âge devant y être pour quelque chose ; cependant les convenances furent gardées et nous voyons même Mme de Flahaut pendant la Révolution, quand son mari fut emprisonné, faire tout ce qui était en son pouvoir pour le faire évader ; elle y réussit et lui trouva un endroit sûr où il put se cacher ; mais quelqu'un ayant raconté devant lui que son avocat venait d'être arrêté comme soupçonné de lui donner asile, M. de Flahaut, pour justifier l'innocent, quitta sa retraite et se rendit à la Commune où il se dénonça lui-même ; il monta quelques jours après sur l'échafaud.

Madame de Flahaut était logée au Louvre ; son salon était le lieu de réunion de toutes les sommités littéraires et politiques ; mais les belles conversations d'autrefois étaient remplacées alors par des discussions politiques de plus en plus animées aux approches de la Révolution, au grand ennui de la maîtresse de maison qui était obligée de les subir et souvent aussi d'y prendre part.

Talleyrand, son ami très intime, est là à toute heure du jour, et, il est curieux de suivre le Mémorial du Gouverneur Morris, pour connaître certaines particularités sur la vie et les sentiments de Mme de Flahaut à cette époque.

Gouverneur Morris était un homme d'État justement célèbre de l'autre côté de l'Atlantique ; il fut envoyé à Paris, le 3 février 1789, chargé d'une mission semi-officielle et se lia immédiatement avec La Fayette, Talleyrand et un grand nombre de Constituants sur lesquels il raconte des anecdotes souvent piquantes.

Nommé ministre plénipotentiaire des États-Unis auprès du gouvernement français, au début de l'année 1792, il fut le seul membre du corps diplomatique qui ne quitta pas la France après la Révolution du 10 août, il y resta jusqu'en 1794, épo-

que de son remplacement par le célèbre Monroë.

En arrivant à Paris, Gouverneur Morris ne tarda pas à être présenté à Madame de Flahaut et à être reçu dans son intimité ; il va aussi chez Mme Necker, Mme de Staël, de Chatellux, de Ségur ; il est au mieux avec la duchesse d'Orléans qui lui raconte ses peines. En observateur fin, mais indiscret, il note chaque jour ses impressions sur les personnes et les choses, et, en sa qualité d'étranger, il les juge avec une impartialité relative. Sa première impression sur l'évêque d'Autun est plutôt défavorable. — Cet homme, dit-il, me paraît fin, rusé, ambitieux et méchant.

Madame de Flahaut lui a fait des confidences, elle lui a avoué qu'elle est mariée de cœur ; il devine avec qui, et n'ose plus lui parler, avec autant de franchise, du mépris qu'il éprouve pour Talleyrand, il craint de la détacher de lui.

La morale de M. Talleyrand était d'une légèreté qui d'ailleurs devait s'accroître et prendre plus tard des dimensions renversantes. Ses débuts avaient bien fait prévoir ce qui devait arriver plus tard. La marquise de Créquy, très entichée de haute noblesse, raconte à ce sujet une anecdote passablement verveuse.

— Il ne faut pas s'imaginer, disent ses Mémoires, que MM. de Talleyrand soient en jouissance immémoriale du nom de Périgord, et c'est une espèce de révolution nobiliaire, ou suivant eux, une sorte de réhabilitation que j'ai vu s'opérer sous mes yeux. Il y a quatre ou cinq familles de leur province qui sont plus anciennes que la leur ; et la vérité pure est qu'ils n'ont jamais pu faire remonter les preuves de leur noblesse au-delà de l'année 1360. Quand les titres et les noms des grandes familles éteintes ont été abandonnés au pillage, on s'est mis à piller les noms des provinces, mais aucune de

ces usurpations n'avait paru plus mal établie que celle des "Talleyrand de Périgord". Le juge d'armes et les tribunaux avaient eu la complaisance de le souffrir ; mais les généalogistes et tous les gens de qualité de ce temps-là furent confondus d'une pareille outrecuidance, et toute la noblesse du Périgord est encore révoltée aujourd'hui de leur prétention.

Le père et la mère de l'abbé de Talleyrand, cadets de leurs familles habitaient Versailles, et ils étaient si pauvres qu'ils y vivaient des buffets de la cour, au détriment des profits du grand-commun. Ils avaient en guise de maître-d'hôtel, une sorte de Maître-Jacques, qui s'en allait tous les jours chercher leur provende à la desserte des tables royales, dont les officiers avaient ordre de traiter favorablement. Aussi l'on peut dire que M. de Talleyrand a été nourri des miettes qui tombaient du buffet de Versailles.

Après la mort de la reine Marie Leczinska, à Versailles, on avait distribué toutes ses provisions de cuisine et d'office et il en échut pour le ménage Talleyrand un baril de thon mariné, qui leur fit d'autant plus de plaisir et de profit qu'on était en carême et que c'étaient les deux personnes les plus scrupuleuses de l'univers catholique. Il est bon de vous dire, (c'est toujours la marquise de Créquy qui parle,) qu'ils se piquaient d'un savoir-vivre recherché et d'une grande érudition gastronomique. Après qu'ils eurent bien mangé et bien parlé de leur thon mariné, qu'ils avaient trouvé délicat, succulent, excellent, exquis et bien supérieur à tout ce que l'expérience et l'observation leur avaient appris sur les conserves de Provence, on découvrit, au milieu de la semaine sainte et de la saumure, une vertèbre de lapin, qui se trouvait dans un état d'adhérence parfaite et naturelle avec une tranche de cet excellent poisson. Le père et la mère Talleyrand faillirent en suffoquer d'horreur et d'effroi. On envoya chercher à Paris, M. de Buffon qui vint examiner la provision

de thon mariné avec deux autres naturalistes du jardin du roi et qui déclarèrent que c'était bien du lapin. Et voilà qu'on expédie bien vite à Paris, le jeune abbé de Talleyrand pour aller confier à l'Archevêque, que son père et sa mère avaient mangé du lapin pendant tout le carême, qu'ils en avaient l'abomination et la désolation dans les entrailles et qu'ils conjuraient M. l'Archevêque de les relever de l'interdiction des sacrements qu'ils avaient encouru sans se douter de rien.

M. l'abbé resta sept ou huit jours à Paris sans donner signe de vie à sa pauvre mère qui était restée dans une angoisse abominable. "Eh! bien mon enfant, demanda-t-elle à son retour, que vous a répondu M. de Paris?"—Mais, Madame, il ne m'a pas dit grand'chose, et je crois me souvenir qu'il m'a envoyé paître...

Depuis, ajoute la marquise, quand on a vu la légèreté de l'Evêque d'Autun pour l'exécution des commandements de l'Eglise, on a pensé qu'il ne s'était peut-être pas acquitté de la commission de sa mère et plut à Dieu qu'il n'eut pas autre chose à se reprocher pour l'observation du Décalogue.

Tel il était dans sa jeunesse, tel Talleyrand se montra constamment dans sa longue carrière. Il n'eut jamais d'ecclésiastique que le titre et il trouva même moyen de s'abstenir des vertus simples que l'on exige ordinairement d'un homme de qualité.

Madame de Flahaut croyait trouver dans cette liaison un appui, mais il ne semble pas que son partenaire, d'un égoïsme renforcé, ait vu en cette belle et noble femme autre chose qu'une force à exploiter. Elle était très intrigante, très répandue dans la société et d'excellent conseil, avantages que M. de Talleyrand exploita largement.

Gouverneur Morris dit d'une lettre qu'elle écrivait à l'evêque:

"Cette lettre est parfaite. Sa profonde connaissance du caractère des hommes et celle qu'elle a du monde, grâce à son influence sur le cœur de ceux qui y vivent, les plus justes conclusions sur la manière de régler sa conduite, exposées avec la ten-

dresse d'une amitié féminine tout cela concourt à rendre parfaite une production faite à la hâte. J'avais bonne opinion de moi-même, mais je m'incline devant une supériorité que je sens."

Trop occupé de tirer son épingle du jeu, M. de Talleyrand ne s'occupe guère des intérêts de son amie et un beau jour, Morris nous raconte:

"Je vais au Louvre, Mme de Flahaut est désolée, elle a pleuré toute la journée. Je la supplie longtemps de m'en dire la raison. Les pensions qu'elle recevait de Monsieur et du comte d'Artois sont suspendues ; elle ne reçoit plus que 3,000 frs de celle du roi, il lui faudra donc quitter Paris. J'essaye de la consoler, mais c'est impossible... Le coup est dur, il est vrai, car malgré sa jeunesse, sa beauté, son esprit et toutes ses grâces, elle doit quitter tout ce qu'elle aime et passer sa vie avec ce qui lui répugne le plus."

Il ne s'agissait alors que de l'exil parisien. Bientôt les événements allaient prendre une tournure plus grave et nécessiter des décisions autrement héroïques. Madame de Flahaut dut sortir de France. Ce fut à cette époque que son mari fut arrêté, emprisonné, puis bientôt victime de la Terreur. Après la mort de Robespierre, elle partit pour l'Angleterre avec son fils, puis séjourna en Suisse, à Bremgarten, où elle rencontra le jeune duc d'Orléans qui fut plus tard Louis-Philippe ; elle devint son amie, sa conseillère influente et active ; ils vinrent ensemble à Hambourg, grâce aux subsides que leur avait généreusement avancés Gouverneur Morris qui entretenait avec Mme de Flahaut, une correspondance. Depuis qu'elle avait perdu une partie de ses revenus, ce n'était pas la première fois qu'elle s'adressait au diplomate américain pour lui venir en aide ; il s'y prêtait d'ailleurs de la meilleure grâce du monde, ne comptant jamais être remboursé. Dans son Mémorial, nous voyons à différentes reprises:

"Prêté aujourd'hui à Mme de F. 1200 f. de papier pour racheter une somme égale d'or qu'elle a engagée. Je ne compte pas être remboursé."

Emile Nelligan

Nous reproduisons, avec empressement, cette critique élogieuse des poésies de notre cher poète, Emile Nelligan, tout en nous félicitant de voir les œuvres de notre jeune compatriote connues et appréciées à l'étranger. La revue qui a publié ces lignes s'appelle "Durandal" et paraît à Bruxelles, Belg. qu.

Il s'est conservé au Canada, possession anglaise depuis bientôt un siècle et demi, une sorte de petite patrie française où le culte de la langue maternelle s'est maintenu fidèle, vivace et fructueux. Montréal est le foyer d'où rayonne jusqu'à nous cette flamme obstinée: il y a là des sociétés littéraires, des écrivains, des poètes non négligeables. — Emile Nelligan est né sur cette terre où fleurit et prospère l'irréductible traditionalisme du cœur et de l'esprit; je n'oserais assurer qu'il y est mort: car la préface qui nous présente "Emile Nelligan et son œuvre", parle de sa vie en termes volontairement ambigus et qui laisse la porte ouverte à toutes les hypothèses. On y devine seulement, à travers toutes sortes de réticences, de détours et de précautions, que l'intelligence, lueur de l'âme, est éteinte chez Nelligan. Et la figure inquiète, qui orne la couverture du livre, est plus éloquente à mon sens que toutes les révélations. — Par exemple, il n'y a rien dans ces poèmes qui sente le Nouveau-Monde: on pourrait imaginer lire l'œuvre d'un jeune Parisien de Paris, qui serait très pénétré de Gautier, de Baudelaire et de Rodenbach. (Certains sonnets font même songer à ce bon Soulayr, dont la gloire, fort éclipsée de ce côté-ci de l'Océan, semble avoir retrouvé des dévots sur les bords de l'Ottawa.) Emile Nelligan interprète le charme des souvenirs d'enfance, la mélancolie de l'amour et les affres de la mort, avec une élégance plus souple que personnelle, et un souci de la rime riche qui se rapproche moins de l'art que de la virtuosité. Mais son vers, qui a la fluidité soyeuse et le glissement léger des syllabes ver-

niennes, est agréable à l'oreille. Cette poésie sentimentale et sensuelle, étrange, morbide, nerveuse, et avant tout "virtuose", ne laisse pas de ressembler, vide d'ailleurs de hautes pensées et d'émotions puissantes, à la musique si souple, si prenante et si délicieusement malade, mais souvent si superficielle, de celui que Nelligan nomme le "grand Chopin".

Chanson Russe

Les vagues ont emporté mon trésor; — les flots l'ont emmené en Russie; — les vents, aux pays des Turcs; — les nuages l'ont envoyé en Pologne; — les brouillards, au rivage allemand.

O vents! portez-lui la prospérité! — O nuages! donnez-lui une longue existence; — Vous, ciel, une âme fidèle; — O grêle! jetez-lui mes lettres; — O brouillards! portez-lui mes baisers, — et de nombreux, nombreux saluts d'amour.

Durant des semaines, ne jamais te voir; — durant des lunes, ne jamais entendre parler de toi! — Combien de forêts nous séparent! — combien de hauts sorbiers — combien de pommiers sauvages!

Là où ton coursier s'arrête, — qu'une petite maison s'élève du sol! — Là où il chancelle, fatigué, — qu'on dispose la mangeoire!

Là où il se repose, — qu'une église amie s'élève! — Dieu te protège dans ton sommeil. — Oh! si je pouvais parer ta couche — et serrer ta main, mon bien-aimé!

IVAN.

Les muguet et les lilas fleurissent sur les chapeaux de Mille-Fleurs, 1554, rue Ste-Catherine, près de la rue St-André.

CARTES POSTALES ILLUSTRÉES. — Offre unique. Enverrai franco par la malle magnifiques séries françaises 3 pour 5c. Actrices, coloriées à la main très artistiques 5c chacune, Coloriées ordinaires sujets enfantins. — comique etc 3 pour 5c. Vues de tout le Canada 10c doz. Autres genres, enverrai prix sur demande. ROMEO ROUSSIN, 10 rue Joliette, Montréal.

MADAME SAUVALLE.

C'était à Paris, que Mme de Flahaut avait élaboré son premier roman, "Adèle de Sénange," qui fut écrit sans aucun apprêt littéraire, dans un simple but de passe-temps intime. Il ne fut publié qu'en 1793, en Angleterre, au milieu des calamités et des gênes, mais ce premier essai n'eut tout d'abord pas de lecteurs; on croyait bien à l'auteur, l'esprit agréable, mais on ne lui reconnaissait pas le talent d'écrivain; cependant elle publiait encore "Emilie et Alphonse" en 1799 et "Charles et Marie" en 1801. Pendant son séjour à Hambourg, elle fit la connaissance du diplomate portugais, M. de Souza qu'elle épousa en 1802; la renommée fut désormais attachée à ce nom de Souza sous lequel elle écrivit ses plus jolis romans: "Eugénie et Mathilde" et "Eugène de Rothelin", publié en 1808. Je viens de lire ces deux romans et s'il est une chose frappante après avoir été initiée à cette peinture du dix-huitième siècle que les mémoires et les correspondances de l'époque, nous représentent comme un galant et brillant désordre de l'ordre social, on est frappé, dis-je, de voir l'auteur d'"Eugène de Rothelin" nous peindre ce siècle en lui-même dans sa fleur exquise, dans son éclat idéal et harmonieux; c'est le côté d'un siècle, un côté brillant, chastement poétique, que l'on n'était guère habitué à y reconnaître.

"Athénaïs et Eugène" si simples, si purs, d'une compagnie si parfaitement élégante, sont le plus gracieux type d'amants qu'on ait jamais formé, c'est un idéal de conduite et de bonheur auquel ils sourient avec confiance ne se doutant pas que la Révolution est si près de les saisir, car ils appartiennent au dix-huitième siècle vu de l'empire. L'inégalité sociale y est introduite au début, lorsque Eugène s'élance d'Agathe, la fille de sa bonne nourrice, mais la convenance intervient aussitôt et triomphe pour le plus grand bonheur de tous. Sainte-Beuve dit en parlant d'Eugène de Rothelin.

"C'est le roman de chevalerie du dix-huitième siècle."

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 20 mai 1905.

Ma chère directrice,

Je vous avais promis de revenir quand les lilas auraient des fleurs nouvelles. Je tiens ma promesse: lorsque paraîtront ces lignes importantes — oh combien! — les poétiques arbrisseaux livreront, au souffle qui passe, les parfums grisants de leurs thyrses savoureuses...

Tout de même, quel dessein vous anime et vous fait désirer, ma prose, ma bonne Françoise? Je me le demande sans jamais pouvoir me répondre. Depuis que j'ai l'honneur périlleux d'être votre collaboratrice, je puis me rendre le témoignage de n'avoir pas écrit une lettre qui n'ait été marquée au coin — comme on dit quand on veut faire montre de jargon journalistique, — de la plus parfaite bonhomie et des intentions les meilleures, et, pourtant, Dieu sait les tempêtes qu'elles ont déchaînées.

Vous ne vous en doutez seulement pas, vous, cependant que, calmement recueillie dans votre coquet bureau, au milieu de vos fleurs, de vos livres et de vos tableaux, — quel riante vision mon œil a gardé de tout cela! — vous dirigez vos foudres contre les alcooliques et les vendeurs au temple. Moi, perdue dans ce monde de politique et de potins, — les deux vont très souvent ensemble, — j'entends tout, je retiens tout, et, j'ai volontiers mal à votre dos des coups que l'on y donne quand vous n'êtes pas là pour vous défendre.

Pourquoi ces furieuses attaques? parce que vous êtes, paraît-il, Yvette Frondeuse, ma chère Directrice. Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends, ma conscience enfin déchargée du grand remords de vous laisser plus longtemps dans cette ignorance.

Nous verrons, maintenant, s'il arrive que mon anodine petite plume soulève encore de violentes diatri-

bes, si vous me demanderez une Lettre d'Ottawa.

En attendant, acquittons-nous de notre mission qui est de donner des nouvelles, des faits et gestes de la Chambre.

Depuis des mois déjà, — du moins le temps m'a duré cette longueur, — sa physionomie n'a pas changée: c'est toujours le projet de loi qui tient l'affiche. J'enrage tout haut, et, je vous demande un peu si ce n'est pas honteux de chercher à créer des ennuis à Sir Wilfrid, lui, qui a fait tant de sacrifices pour maintenir la paix et l'union entre nos compatriotes des deux races, et qui, de plus, est si bien disposé à rendre justice à tous les intéressés dans cet important règlement.

N'importe. En dépit de toutes les obstructions, de tous les coups du fanatisme, la partie jouée sera gagnée. M. L. O. David aurait dû retarder de quelques semaines encore l'impression de son livre, "Laurier et son temps", il eut eu une autre victoire de plus à signaler à l'avoir de notre Grand Chef.

Les députés canadiens catholiques ont noblement fait leur devoir.

A ce propos, il faut que je vous cite le mot de M. Monk. C'est du pur inédit, c'est à dire une primeur de premier ordre que je suis heureuse de vous servir.

C'était après le triste amendement Borden, et, celui-ci, voyant M. Monk, se diriger vers lui, le front chargé de noirs soucis, voulut courir au-devant de la censure de son lieutenant, et lui cria nerveusement:

— Allons, Monk, venez-vous me reprocher d'être allé trop loin?

— Non, répondit le député de Jacques-Cartier avec beaucoup de dignité, je ne viens pas vous reprocher d'être allé trop loin. Je viens vous reprocher d'être allé trop bas.

Ce dialogue eut lieu en anglais, mais le mot éinglant, le mot terrible ne perd rien sous ma traduction. S'il n'a pas eu la publicité qu'il mérite, c'est, sans doute, parce que le chef de l'opposition n'a pas eu intérêt à le répéter, et que, de son côté, M. Monk, a dédaigné de s'en vanter.

Très amusante, par exemple, cette réplique d'un ministre que je ne nomme pas, puisque dans cette anecdote, il y a une dame. Il faut parler avec mystère et discrétion quand il s'agit du beau "sesque", ainsi que l'appelait Galipeau.

Cette dame, donc, jeune et jolie, dont la plume facile a déjà édifié d'admonestations et de louanges la conduite parlementaire de maints de nos brillants députés, trouvant qu'on sacrifiait trop à l'ennemi, écrivit au dit ministre ce billet plutôt prosaïque, que je m'excuse un peu de reproduire ici:

"Les Canayens ont plus de laine sur le dos que de poil aux pattes..."

Ce à quoi le grave représentant de la Couronne répondit, de sa plus large écriture:

"Madame, tout le monde sait qu'il n'y a qu'un grand homme en notre pays et que ce grand homme, c'est vous..."

C'est beau l'esprit, hein, Françoise?

Mais dans une joute de ce genre, j'aime à décerner la palme à une femme, et je déteste qu'un homme arrive bon premier. C'est pas naturel, d'ailleurs.

Je voudrais charmer la longueur des fastidieux discours par des visites à la Bibliothèque. La Bibliothèque! votre coin de prédilection, et celui de ma dilection aussi, n'étaient des regards par trop scrutateurs que me jettent les bibliothécaires. Ce lieu est d'ordinaire tellement désert que la plus insignifiante individualité qui l'envahit prend tout de suite les proportions d'un personnage. Et je désire, autant que vous, conserver mon incognito, de sorte que je me prive bien souvent, d'aller y consulter mes auteurs.

Et puis, si je n'étais pas de la société, je serais peut-être mise à la porte, car, sachez que M. Griffin avait voulu empêcher, un jour, les Dominicains de pénétrer dans ce profane sanctuaire, donnant pour prétexte à son interdiction qu'ils n'allaient pas dans le monde distingué!

"Chair d'aristocrate, c'est chair sans âme", disait Paul-Louis Courier. Au revoir, ma chère Directrice.

YVETTE FRONDEUSE.

LES CONTRARIÉTÉS

Chose bizarre, mesdames, nous supportons souvent moins bien les contrariétés que les chagrins réels.

Cependant comme la vie est tissée de menus ennuis, de petites souffrances, de soucis, de désagréments, il faut bien nous résoudre à les supporter avec patience, à nous exercer à les accueillir sans mauvaise humeur, et surtout à n'en pas faire retomber le poids sur ceux qui nous entourent.

C'est une chose naturelle, paraît-il, car à un moment donné tout le monde a la tentation de se venger sur autrui des ennuis que nous subissons, et auxquels, d'ailleurs il n'a pas la moindre part, dont il n'est nullement la cause. Mais, comme c'est souverainement injuste, je suis sûre qu'en y réfléchissant un peu vous voudrez vous observer à ce sujet, et que vous prendrez sur vous pour ne pas faire souffrir les autres de ce à quoi ils ne peuvent rien.

Nous ne pouvons, ainsi que je le disais, éviter les contrariétés. Mais les autres en ont aussi puisque personne n'y échappe. Est-il juste, en plus de leur fardeau, de leur imposer le nôtre, celui de notre mauvaise humeur?

Je ne sais plus quel moraliste disait qu'il est absurde de se mettre en colère contre les choses, parce que ça ne leur fait absolument rien. Mais il est plus qu'absurde, il est coupable de faire retomber sur les gens qui le sentent la colère que l'on conçoit contre les choses ou les événements.

Nous devrions d'abord éviter pour nous-mêmes le trouble et le mécontentement. Il faudrait arriver à cette sérénité d'âme, à cette paix, à cette égalité d'humeur qui dominent les événements, qui nous mettent au-dessus d'un désappointement, qui nous fassent accepter les inévitables ennuis de l'existence.

Si nous savions nous y résigner, les prendre sinon gaiement du moins

tranquillement, nous n'aurions pas de mauvaise humeur à épancher sur autrui. Mais que cette égalité est difficile, mesdames ! Elle suppose, sous une apparence modeste, une réelle vertu, un grand empire sur soi-même.

Il faut cependant à tout prix l'acquiescer, et pour nous, et pour les nôtres, car elle est une des conditions de leur bonheur.

Je le répète, il est souverainement injuste de troubler la paix des autres parce que la nôtre est ébranlée par une contrariété quelconque, injuste de les entretenir jusqu'à satiété de ce qui nous est un ennui ou une obsession, injuste de rester en face d'eux maussade et silencieux parce que nous entretenons notre idée fixe ou notre mauvaise humeur.

Sachons tirer profit de tous ces soucis, de tous ces désappointements, grands et petits, qu'amène chaque journée ; ils servent d'exercice à la douceur, à la patience, à la charité. Et l'on s'habitue vite, je vous l'assure, à garder pour soi et à porter légèrement ce qui nous est purement personnel. C'est là une pratique constante d'oubli de soi, on finit par si bien s'accoutumer, à se mettre de côté, qu'on arrive à beaucoup moins souffrir de toutes les contrariétés quand elles n'atteignent que nous.

C'est l'amour de nous-mêmes poussé trop loin qui nous rend si sensibles à mille petites peines qui passeraient inaperçues si nous étions moins occupés de nous, comme c'est l'amour de nous qui nous porte à occuper les autres et même à les faire souffrir de ce qui nous ennuie, nous froisse, nous heurte.

Je ne prétends pas vous dire, mesdames, qu'on ne puisse jamais épancher ses soucis ou même ses contrariétés, mais il n'en faut jamais faire souffrir les autres ; vous admettez que c'est juste, encore une fois, et que même cette conduite se trouve très habile, car rien n'attire la sympathie comme l'abnégation sans cesse et joyeusement pratiquée.

MICHELINÉ.

Les deux gloires

(Traduit de l'espagnol)

(Suite)

—Vous m'avez mal compris, répliqua le moine. Je vous ai dit que l'auteur de cette peinture n'appartenait plus à ce monde ; mais cela n'a pas été vous dire qu'il fût mort.

—Oh ! il vit ! il vit ! s'écrièrent tous les jeunes peintres. Faites que nous le connaissions !

—Pourquoi ? Le malheureux a renoncé à tout ce qui appartient à la terre : il n'a plus rien à voir avec les hommes..., rien !

—Oh ! dit Rubens avec exaltation ; cela ne peut être, mon père ! Lorsque Dieu allume dans une âme le feu sacré du génie, ce n'est pas pour que cette âme s'ensevelisse dans l'obscurité, mais pour qu'elle accomplisse sa mission sublime d'illuminer l'âme des autres hommes. Nommez-moi le monastère où se cache ce grand artiste, et j'irai le chercher pour le rendre à la société. Oh ! quelle gloire l'attend !

—Mais..., s'il la refuse ? demanda timidement le prieur.

—S'il la refuse, j'en appellerai au pape, qui m'honore de son amitié ; et le pape le convaincra mieux que moi.

—Notre Saint-Père ! s'écria le prieur.

—Oui, père ; notre Saint-Père le pape ! répéta Rubens.

—Et cependant, je ne vous dirai pas le nom de ce peintre, quand bien même je m'en souviendrais : et cependant, je ne vous apprendrai pas dans quel convent il s'est réfugié.

—Eh bien ! mon père, le roi et le pape vous le feront dire ! riposta Rubens exaspéré.

—Oh ! vous ne ferez pas cela ! s'écria le moine. Vous agiriez très mal, seigneur Rubens ! Emportez le tableau si vous voulez, mais laissez tranquille celui qui repose. Je vous parle au nom de Dieu ! Oui, j'ai connu, j'ai aimé, j'ai consolé, j'ai racheté, j'ai sauvé des agitations et

des tempêtes de la société, naufragé et agonisant, ce grand homme comme vous dites, cet infortuné et aveugle mortel, comme je l'appelle ; oublié hier de Dieu et de lui-même ; aujourd'hui près de la sublime félicité.

— La gloire!... Connaissez-vous rien de plus grand que celle à laquelle il aspire? De quel droit voudriez-vous ranimer dans son âme les feux trompeurs des vanités terrestres, lorsque dans son cœur brûle l'inextinguible flambeau de la charité? Croyez-vous que cet homme avant de quitter le monde, avant de renoncer à la fortune, à la renommée, au pouvoir, à la jeunesse, à l'amour, à tout ce qui enorgueillit les hommes, n'ait pas soutenu une rude bataille avec son cœur? Et vous voudriez le rejeter dans la lutte lorsqu'il a déjà triomphé! Ne prévoyez-vous pas les désillusions, les peines, les amertumes que lui apporterait la connaissance de la vérité des choses humaines?

—Mais c'est renoncer à l'immortalité! cria Rubens.

—C'est y aspirer.

—Et de quel droit vous interposez-vous entre cet homme et le monde? Laissez-moi lui parler et il décidera.

—Je le fais du droit d'un frère aîné, d'un maître, d'un père ; je suis tout cela pour lui. Je le fais au nom de Dieu et je vous répète: Respectez-le pour le bien de votre âme."

Et, en disant ces mots, le religieux se couvrit la tête de son capuchon et s'enfonça dans les profondeurs du temple.

"Allons-nous-en, dit Rubens ; je sais ce qui me reste à faire.

—Maître! s'écria un des disciples qui, durant toute la conversation précédente, avait observé alternativement le tableau et le moine, ne vous semble-t-il pas comme à moi que ce vieux frère ressemble beaucoup au jeune qui se meurt dans ce cadre?

—C'est vrai! s'exclamèrent-ils tous.

—Restent les rides et la barbe ; mais, en tenant compte des trente années de date qu'on assigne à la peinture, il résulterait que le maître

avait raison lorsqu'il disait que ce religieux mort était en même temps un portrait et une œuvre de religieux vivant. Maintenant, que Dieu me confonde si ce religieux vivant n'est pas le père prieur!"

Rubens, sombre, repentant et profondément attendri, regardait s'éloigner le vieillard, qui le salua en croisant les bras sur sa poitrine, un peu avant de disparaître.

"C'était lui... oui," balbutia l'artiste. "Oh! Allons-nous-en, ajouta-t-il en se tournant vers ses disciples. Cet homme avait raison. Sa gloire vaut mieux que la mienne. Laissons-le mourir en paix."

Et adressant un dernier regard au tableau qui l'avait tant captivé, il sortit du couvent, et se dirigea vers le palais, où le roi s'honorait de l'avoir à sa table.

Trois jours après il revint à la recherche du tableau, avec le dessein d'en prendre une copie, mais il avait disparu.

On célébrait à l'autel une messe des morts.

Il s'approcha pour contempler le visage du défunt, dont le corps était exposé au milieu de l'église, et il vit que c'était le père prieur.

"C'était un grand peintre! dit Rubens. C'est maintenant qu'il lui ressemble."

D. GINESTET.

La délicieuse "Diva"

Dès l'apparition des premières cigarettes, les grandes dames de l'Espagne eurent vite fait d'apprécier le charme du "délicieux petit rouleau dont l'âme s'évapore en nuageuses spirales". En écoutant "Carmen", l'opéra-comique de Bizet, beaucoup d'entre nous ont subi le sortilège qui émane de l'héroïne dont "les rouges lèvres laissent échapper des volutes de fumée blanche".

Parmi les dames canadiennes, la cigarette favorite est la "Diva" manufacturée spécialement pour elles, de pur tabac égyptien. Les "Divas" sont mises en paquets de dix avec bouts en liège.

UNE FEMME NAIVE

Mme de Talleyrand, la femme du célèbre diplomate, était loin d'avoir l'esprit, le fin jugement et l'à-propos de son mari. Elle était même renommée par ses maladresses, que celui-ci s'efforçait toujours d'éviter ou de pallier.

Un jour, en se levant de table après le déjeuner, le prince de Talleyrand prévint sa femme qu'il avait invité à dîner pour le soir même un homme très instruit, très remarquable, un célèbre voyageur.

"C'est M. Denon, continua-t-il. Il a parcouru de nombreuses contrées et a publié la relation de ses voyages. Vous feriez bien de passer à ma bibliothèque et de vous faire remettre cet ouvrage, afin de le feuilleter cette après-midi et de pouvoir durant le dîner, parler à votre illustre voisin des pays qu'il a parcourus, des choses rares et curieuses qu'il a vues et racontées. Cela flatte toujours."

Mme de Talleyrand s'empressa de suivre ce conseil et alla trouver le bibliothécaire de son mari. Mais il lui fut impossible alors de se rappeler le nom de son futur convive et elle dut recourir à des périphrases chercher un biais.

"Je serais très désireuse de lire les aventures de certain voyageur... des aventures surprenantes, paraît-il... dans de lointains pays..."

—Madame la princesse ne pourrait pas me dire le nom de ce voyageur?

—Un nom en "on", en "son"... Il est très connu... Un ouvrage que vous avez certainement, m'a assuré le prince.

—Ah bien! Je devine..."

Et le bibliothécaire revient bientôt apportant à Mme de Talleyrand, une magnifique édition de "Robinson Crusoé".

"Voilà, lui dit-il, les aventures très curieuses, en effet, vraiment surprenantes, dont le prince vous a parlé."

Mme de Talleyrand emporte le volume et passe toute son après-midi à le lire, à le dévorer. Elle est émerveillée. Le parasol, le chapeau, les vêtements de peau de chèvre du héros de Daniel de Foë, l'ami Vendredi, tout la séduit en l'enchantant.

«Comment! se dit-elle, tout en achevant cette palpitante lecture, je vais me trouver avec cet étrange personnage, l'avoir à ma table! Que je suis heureuse de connaître d'avance ce qu'il a fait, ce qui lui est advenu! Le prince a eu bien raison de me recommander cette lecture... Il sera content de moi ce soir, j'en réponds!»

Elle descend au salon vers le soir pour recevoir ses convives.

Arrive M. Denon, Vivant Denon, le célèbre voyageur, graveur et critique d'art. La princesse lui demande son bras pour passer dans la salle à manger; on prend place autour de la table, et, d'un coup d'œil, Mme de Talleyrand avertit le prince qu'il peut compter sur elle, qu'elle est au courant des étonnants faits et gestes de son voisin de droite.

En effet, à peine le moment d'inévitable silence qui commence tout repas s'est-il écoulé, que la princesse de Talleyrand, se tournant vers Denon, lui dit, de son ton le plus aimable et le plus gracieux:

«Mon Dieu, monsieur! Quelle joie vous avez dû éprouver dans votre île, quand vous avez trouvé Vendredi!»

ALBERT SAURIOL.

On nous prie d'annoncer qu'il y aura, le 15 juin, une excursion à Saint-Ours, au profit de l'Oeuvre de la Crèche. Tous les amis de l'œuvre sont conviés à cette petite fête annuelle et, il n'est pas douteux que le succès soit aussi grand que celui qui a couronné les promenades des années précédentes. Cette excursion est sous la haute direction de M. l'abbé Dupuis, aumônier de la Crèche.

Allez à Mille-Fleurs, c'est là surtout que le printemps fait éclore ses plus belles fleurs nouvelles. 1554, rue Ste-Catherine.

Une question de grande Actualité

L'éducation versus les déclassés

Quelle que soit votre condition de fortune, évitez tout ce qui peut faire croire à vos enfants qu'ils sont plus que les autres. Lors même que votre situation vous permettrait de les habiller richement, songez au dommage que vous pourriez leur causer en excitant leur vanité. Préservez-les du malheur de jamais croire qu'il suffise d'être vêtu avec recherche pour posséder la distinction, et surtout n'augmentez pas de gaieté de cœur, par leurs costumes et leurs habitudes les distances qui les séparent déjà de leurs semblables. Habillez-les simplement. Que si, au contraire, il fallait faire des efforts d'économie pour offrir à vos enfants le plaisir d'être vêtus avec élégance, je vous engagerais à réserver pour une meilleure cause votre esprit de sacrifice. Vous risqueriez de le voir mal récompensé. Vous jetez votre argent, alors qu'il vaudrait mieux l'épargner pour des besoins sérieux; vous vous préparez pour plus tard une moisson d'ingratitude. Combien il est dangereux d'habituer vos fils et vos filles à un genre de vie qui dépasse vos moyens et les leurs! D'abord cela fait très mal à la bourse; en second lieu, cela développe l'esprit de mépris au sein même de la famille. Si vous habillez vos enfants comme de petits seigneurs et leur donnez à croire qu'ils vous sont supérieurs, quoi d'étonnant qu'ils finissent par vous dédaigner. Vous aurez nourri à votre table des déclassés. Or, ce genre de produit coûte cher et ne vaut rien.

N'élevons donc pas nos enfants de telle sorte qu'ils en viennent à mépriser les travaux, les aspirations et l'esprit de simplicité de la maison paternelle; ne les exposons pas à la tentation mauvaise d'avoir honte de notre pauvreté s'ils parviennent jamais eux-mêmes à la fortune. Une société est bien malade le jour où les fils de paysans com-

mencent à se dégoûter des champs, où les fils de matelots désertent la mer, où les filles d'ouvrier dans l'espoir d'être prises pour des héritières préfèrent marcher seules dans la rue qu'au bras de leurs braves parents!

C. WAGNER,
(La Vie Simple).

PUNDE & BOEHM

**Coiffeurs, Perruquiers
et Parfumeurs**
2365 STE-CATHERINE Ouest
près de la rue Peel, MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp. Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers.

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga
MONTREAL.

Le Spécifique du Dr MACKAY
CONTRE
L'ALCOOLISME

Employé avec un succès infaillible par le gouvernement de la Province de Québec pour la réforme des alcooliques.

Les autorités municipales de Montréal ont reconnu les mérites de cette découverte merveilleuse. Dernièrement, la Commission des Finances a voté un crédit de \$500 pour faire faire un dépôt de la médecine du Dr Mackay dans tous les postes de police, afin d'empêcher, par une prompt application dans les cas urgents, les décès qui se produisent si fréquemment dans les cellules.

Pas besoin d'internement au Sanatorium: le traitement peut se donner à la maison. Pas besoin non plus de diète spéciale. Tout ce qu'il faut, c'est la volonté du malade de se guérir et de s'abstenir de spiritueux.

Cette médecine est maintenant à la portée de tous, le prix en ayant été réduit. Les effets étonnants qu'elle a produits sur les ivrognes les plus invétérés cités en cour correctionnelle à Québec et à Montréal prouvent que l'alcoolisme est une maladie guérissable.

Avec l'approbation du public et des gouvernements, et les résultats constatés, toute expérimentation nouvelle serait superflue.

Correspondance strictement confidentielle.

S'ADRESSER A LA

Leeming Miles Co., Ltd.
288 rue St-Jacques, Montreal.

Seuls agents pour la vente du

SPÉCIFIQUE du Dr MACKAY
pour la guérison de
L'ALCOOLISME

LE COIN DE FANCHETTE

Depuis quelques années, la mode est aux cartes postales; on en fait des collections charmantes, du reste. Plusieurs correspondantes m'ayant demandé ce que je pense de ce genre nouveau, j'ai pensé soumettre à mon tour la même question aux lectrices et aux lecteurs du "Journal de Françoise".

Que pensez-vous de la mode des cartes postales illustrées?

Les réponses devront être brèves et seront publiées au fur et à mesure qu'elles seront reçues.



Jean Duval. — La danse, qui est, dit-on, aussi vieille que le monde et qui reste aujourd'hui un art d'agrément, a été, dans les époques reculées une prière. Dans l'antiquité, la danse était divisée en deux catégories, la danse sacrée et la danse profane. David dansant devant l'arche, c'est de la danse sacrée.

Cécilia. — Vous faites erreur. A la fin du XVIIIe siècle, les femmes faisaient des études plus fortes qu'aujourd'hui; plusieurs d'elles étaient au fait des auteurs grecs et latins.

Cléopâtre. — Vous voulez une mode nouvelle pour servir votre crème à la glace? Voici la vision que m'a donné votre lettre: nous sommes au temps des tulipes; prenez-en quelques-unes, auxquelles vous enlèverez les pistils et les étamines, tenez le calice de la fleur entre les doigts et le pouce de la main gauche et remplissez-le de crème comme si vous la mettiez dans une coupe. Déposez ces fleurs sur la glace jusqu'à ce que vous en ayez besoin. Que les tulipes soient de différentes couleurs. Pour les servir, employez des verres à tige plutôt longue. Je vous promets un effet qui ne sera pas banal. Et surtout, ne dites plus que je ne m'entends guère à l'article des choses ménagères.

Brin de Bruyère. — L'amour, comme aussi l'affection, ne vont pas sans l'estime. "Il faut devoir lever les yeux pour regarder ce qu'on aime."

Pierrot. — Il arrive souvent avec les vers de Sully Prud'homme que la pensée qui se cache dans les paroles est plus profonde qu'elle le paraît. Ainsi dans cette poésie que vous transcrivez, on ne voit d'abord que des images, mais à ces images s'attache une idée philosophique. N'est-elle pas assez jolie cette conclusion, par exemple, assez jolie et assez profonde?

Et seuls tous deux devant tout ce qui lasse,

Sans se lasser,

Sentir l'amour devant tout ce qui passe,

Ne point passer.

Jeune blonde. — Vous avez là une idée très heureuse. Mais rappelez-vous qu'il faut des actes et non des pensées.

Temps gris. — Il paraît qu'en Russie lorsqu'une personne ne parle que le russe, on dit d'elle, dans la bonne société: cette personne n'est pas distinguée, elle ne sait pas le français.

Louison. — L'égoïsme d'un homme est borné au nord, par sa vanité, et au sud, par sa digestion.

Leïla. — Une femme de goût n'exhibe jamais, en pleine rue, une toilette trop voyante. On peut être élégante, harmonieuse même, dans des robes très simples, de dessins et d'étoffes seyant aussi bien à la taille comme au teint.

Rustaud. — "Chanter pouille" à quelqu'un signifie, d'après l'Académie, lui dire des injures, des choses offensantes. Je ne sais d'où vient cette expression. Si quelque correspondant veut bien me le dire, je donnerai son explication avec empressement.

Faute d'espace, je suis obligée de renvoyer "Sphinx", "Trois Convi-

ves", "Trop Brune", "Serin et Serine", "Tabotel", "Meunière", "Jacquot", et quelques autres au prochain numéro.

FRANÇOISE.

Sommaire de la "Femme contemporaine"

I. Le Vatican et le Quirinal, Eug. Bœglin. — II. La "Begum Jane", Ctesse Ph. de C. — III. Pour Jeanne d'Arc, Boyer d'Agen. — IV. Boyer d'Agen, E. Lafont. — V. Prédicateurs contemporains (chanoine Janvier; abbé Poulin), J.-P. Heuzey. — VI. La femme aux beaux-arts, R. Le Chollex. — VII. Semaine sociale à Grenoble, Mme Ch. Péronnet. — VIII. Le Homestead et la femme, Léon Vigneau. — IX. Le féminisme au théâtre, Louis Veillot. — X. Bulletin bibliographique. Jules Verne. Le journal de Mlle Laure Frémont, J. Lagardère. — XI. Autour du Féminisme. — XII. Revue des périodiques.

L'"Album Universel" a fait toilette nouvelle et nous le félicitons, avec empressement, du bon goût déployé dans sa nouvelle parure. C'est le premier magazine canadien-français de ce genre et il fait honneur à l'esprit d'initiative et d'avancement de M. T. Berthiaume, le fondateur de la "Presse". Nous sommes heureuse de constater encore que notre estimable collègue, Colette, tient, dans la nouvelle rédaction de l'"Album Universel", une place très enviable et qu'elle continuera de donner aux pages féminines qu'elle a sous sa direction, le charme de son style doux et délicat.

LA GOMME DU Dr ADAM GUÉRIT LE MAL DE DENTS. 10c PARTOUT

Jos. O. Quenneville

6 PHARMACIES

1406, Ste-Catherine, coin St-Hubert et Ontario, 397, St-Antoine, 691, Ste Catherine, Montréal
2 succursales à HULL, Qué.

Propos d'Etiquette

D.---Que fait on de sa serviette après un dîner où l'on a été invité ?

R. — Au moment de se lever de table, l'invité dépose sa serviette, sur la table, à côté de son assiette. Il ne doit pas essayer de la plier, ni de la repasser avec sa main pour en faire disparaître les plis. On ne plie sa serviette que si l'on est un des habitués de la maison et que l'on y fasse un séjour quelque peu prolongé.

D.---Une jeune mariée doit-elle remettre toutes les visites qui lui sont faites, même celles de personnes qu'elle n'a pas l'intention d'admettre dans son cercle de relations ?

R. — Une jeune mariée doit remettre toutes ses visites de nocés, ou envoyer ses cartes aux personnes qui sont venues la voir. Libre à elle ensuite de ne plus rendre les secondes visites qui lui seront faites.

D.---Le mari doit-il accompagner la nouvelle mariée dans ses visites ?

R. — Personne ne s'attend à ce que le mari accompagne sa femme dans ses visites de nocés. Cependant, si les occupations du mari lui permettaient de suivre sa femme, cela n'en serait que plus agréable.

D.---Une jeune fille peut elle donner un cadeau à un jeune homme qui vient de lui offrir une splendide bonbonnière ?

R. — Une jeune fille peut recevoir un cadeau d'un jeune homme sans songer à le lui rendre. Ce serait même d'un très mauvais goût.

LADY ÉTIQUETTE.

Dans 3 Minutes



on fait la meilleure crème à la glace avec un

**Congélateur
Peerless**

1 pinte : Prix \$1.90

Portes et Fenêtres en Toile métallique,
Hamacs Tondeuses à Gazon etc

L. J. A. SURVEYER,
6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig.

MONTREAL

CONSEILS UTILES

Si vous voulez envoyer des fleurs au loin, mettez-les dans une boîte en bois, mais non sans avoir eu soin de laisser tremper la boîte dans l'eau pendant une heure avant l'emballage.

De cette façon, la boîte, au lieu de pomper l'humidité des fleurs, leur en fournit, et votre fragile envoi conservera sa fraîcheur et son éclat.

Presque tous les poissons peuvent être conservés absolument frais pendant plusieurs jours, si l'on se sert de sucre au lieu de sel. Le poisson ainsi conservé est aussi bon que lorsqu'on le cuit aussitôt pêché. Pour un poisson de 5 ou 6 livres, il faut une demi-livre de cassonade ; on vide le poisson et on met dedans une partie de la cassonade ; avec le reste, on frotte légèrement l'extérieur. On répète la chose une fois par jour, en retournant le poisson.

Pour empêcher les plumes de se rouiller. — On empêche les plumes de se rouiller en jetant quelques petits clous ou morceaux de fer dans l'encrier. L'acidité contenue dans l'encric se portera sur les morceaux de fer ou les clous et laissera les plumes intactes.

RECETTES FACILES

Potage purée de poireaux. — Faites une purée avec des blancs de poireaux ; mélangez la purée avec du lait bouillant, un bon morceau de beurre, et au moment de servir liez avec deux jaunes d'œufs.

Morue au gratin. — Après avoir fait dessaler la morue pendant trois jours, mettez dans une casserole un gros morceau de beurre, faites revenir la morue dedans après l'avoir saupoudrée de farine ; quand elle est revenue, ajoutez du poivre, un bol de crème, des échalotes et du persil. Une demi-heure suffit pour préparer ce plat.

Crème mousseline. — Battez six ou douze blancs d'œufs en neige, suivant l'importance du plat que vous désirez, saupoudrez de poudre de chocolat, battez jusqu'à consistance et servez tout de suite.

Souvenir sur Georges Sand

Une Russe vient de publier à Genève une bibliographie de George Sand. L'auteur de "Lélia" visita la ville de Calvin en 1838. Elle vint à Genève pour rendre visite à Liszt qui s'y trouvait avec la comtesse d'Agoult. Elle venait de se séparer de son mari. Elle voyageait vêtue d'une blouse bleue, d'un pantalon et chaussée de fortes bottes. Quand elle arriva, Liszt, la comtesse et le philologue genevois Adolphe Pictet étaient en excursion à Chamonix. Elle les y suivit. A l'auberge, où on lui demandait qui elle cherchait, elle répondit: "Un monsieur qui a de longs cheveux emmêlés, un chapeau défoncé et une cravate semblable à une corde. Il marche en chantonnant d'une jolie voix". A ce signalement, l'aubergiste n'hésita pas: "Monsieur, répondit-il à cette femme illustre, montez au No 13." Sand y monta et trouva Liszt et la comtesse. Ce furent pendant quelques minutes des embrassement inextricables, sous les yeux de la femme de chambre, stupéfaite de voir ce garçon à grosses bottes, qu'elle avait pris pour un valet d'écurie, échanger des baisers avec une femme aussi élégante que Mme d'Agoult. On dit que, d'ahurissement, elle laissa tomber la lumière. Puis elle courut raconter aux autres domestiques qu'il y avait au No 13 d'étranges voyageurs: deux d'entre eux n'étaient pas peignés et il était difficile de se prononcer sur leur sexe. Le cuisinier haussa les épaules: "Quelle troupe de comédiens", prononça-t-il. — Homme naïf et sincère, tu ne pensais pas dire si juste.

Mme Balandard gronde son petit garçon qui rentre en retard de l'école.

—Qu'est-ce que tu as fait encore?

—J'ai regardé un homme écrasé par une automobile.

—Je t'ai déjà défendu de "t'amuser" en chemin!

PAGE DES ENFANTS

• CAUSERIE •

Il vous est arrivé, sans doute, dans maints cirques, d'y voir des animaux savants à qui on faisait faire bien des choses extraordinaires. J'y ai même vu des éléphants danser la valse, je ne dirai pas avec beaucoup d'élégance et de grâce, mais, du moins, avec beaucoup de bonne volonté, ce qu'il ne faut pas exiger des bêtes en général et de l'épais éléphant en particulier. Cependant, vous et moi n'avons jamais entendu parler d'un animal comme celui dont je viens vous raconter l'histoire.

C'est un cheval pur-sang, du nom de Hans, un phénomène qui fait l'émerveillement de tous ceux qui le voient.

Son dresseur, est un Belge, le chevalier Von Osten ; et, vraiment devant les choses hors de l'ordinaire que celui-ci fait faire à son élève, on ne sait lequel est le plus à admirer du cheval ou de l'homme.

Pour en juger, pénétrons dans la cour de la maison qu'habite M. von Osten. C'est là seul qu'on peut voir cet animal merveilleux, car son maître n'a jamais voulu l'exhiber dans aucun cirque.

Une des premières notions acquises par Hans a été celle des couleurs. Quand il lui faut en désigner une, il frappe avec son pied droit un nombre de coups correspondant au numéro attribué par son dresseur à la couleur qu'il désigne. Par exemple, lui dira-t-il: "Hans, quelle est la couleur de la robe de cette dame?"

Hans répondra en frappant cinq coups: cela signifie que la robe est rouge. Même procédé pour les sons. Chaque note de musique a son numéro et de son sabot, le cheval nous

dit si la note frappée est un "sol" ou un "ré". Quand une note fautive se fait entendre, tout de suite Hans dresse les oreilles et donne des signes de mécontentement.

Non seulement, Hans est coloriste et mélomane, mais il a même appris à écrire. Son professeur a inventé un alphabet formé d'une table quadrillée sur laquelle la lettre A se trouve dans la première case de la première rangée, S dans la troisième case de la cinquième rangée, etc.

On dira, par exemple: "Hans est le plus intelligent des chevaux" ; il se met à épeler avec son pied. H se traduit de la manière suivante: 1 coup (c'est la rangée) une pause, 4 coups, (c'est la case), et ainsi de suite.

Pour que Hans épelle un mot, il n'est pas nécessaire que ce mot soit écrit devant lui, il suffit qu'on le prononce distinctement.

Il y a mieux. L'élève de M. Von Osten connaît les noms de tous les objets usuels, tels que chapeau, canne, parapluie, etc., et quand on les lui montre, il les épelle couramment en supprimant les lettres qui ne se prononcent pas. Ce cheval ferait décidément un fort partisan de la réforme de l'orthographe.

Malgré son érudition sur diverses matières en général, le triomphe de Hans, est décidément l'arithmétique.

Là où beaucoup d'êtres humains sont susceptibles d'erreur, notre héros n'aurait pas l'idée d'en commettre une seule. C'est à l'aide de boules, de quilles et d'une machine à compter que procèdent M. von Osten et son élève. Il place devant lui plusieurs boules et celui-ci en indique le nombre. Cinq, toujours en frappant avec son pied droit. Son maître en ajoute deux. Hans frappe sept coups. Il est aussi habile en addition, soustraction, multiplication et division. Le carré des nombre ne le rebute pas, il donnera par exemple,

celui de 9, frappant sans impatience 81 fois le sol à coups réguliers.

Combien font $2 \times 15 \times 1$, demanda un jour à Hans un reporter très heureux comme on peut se l'imaginer, de l'aubaine gagnée à son journal.

Hans frappe immédiatement 31 coups.

Il connaît même les fractions et les manie avec une facilité que lui envierait bien des gens de ma connaissance.

"Combien font $2-5 \times 1-2$?"

Hans transforme d'abord les $2-5$ en $4-10$ en frappant le sol du pied, puis $1-2$ en $5-10$, et répond finalement $9-10$.

On demande encore à Hans:

"Prends le carré de 6, le carré de 5 et ajoute 4, quel nombre obtiens-ti? — Réponse: 55.

Encore: "J'ai soustrait 9 d'un nombre auquel je pense, il reste 3, quel est ce nombre?"

Le cheval frappe 12 coups.

Ces choses extraordinaires seraient à peine croyables s'il n'y avait pas là un public entier prêt à en faire foi. Chacun peut faire les questions qu'il veut, et toujours le merveilleux animal répond avec justesse.

Un jour, un des spectateurs demanda à Hans combien il y avait d'officiers dans l'assemblée, le cheval frappa six coups.

Mais non, lui dit-on, il n'y en a que cinq.

Le cheval continua toujours à compter six coups. Le monsieur qui savait qu'il n'y avait là que 5 militaires se mit à regarder le public plus attentivement, et y aperçut un agent de police qui venait d'arriver. Le cheval lui, l'avait vu, et avait groupé dans son imagination, je pourrais hasarder "cultivée", il me semble que le mot ne serait pas de trop, il avait groupé, dis-je, toutes les personnes portant un uniforme. Enfin, le calendrier et les heures ne sont pas choses étrangères à

PAGE DES ENFANTS

Hans. On ne le trompe pas plus là-dessus que sur les problèmes d'arithmétique.

De tous les animaux savants, il n'en est certes aucun qui ait approché de celui-là. Pour faire ainsi l'éducation d'un cheval, il faut beaucoup de temps et de loisirs. M. von Osten n'est probablement pas journaliste, car il n'aurait jamais pu consacrer tant d'heures à instruire un cheval, et tant d'autres à exhiber ce savoir qu'il lui a inculqué avec une si inlassable patience.

TANTE NINETTE.

Jeux d'Esprit

CHARADE ENIGMATIQUE

Placé devant un mot, j'en puis doubler le sens.
D'un empire disparu, je fus un habitant.

Prends, lectrice, ces deux parts. En les réunissant,

Un savant sortira de la combinaison,

Et tu pourras ensuite crier avec raison

Ce qu'il a dit lui-même, il y a bien longtemps.

PAROLE HISTORIQUE

Quel est le roi du moyen-âge qui répétait souvent:

— "Le roi pour le royaume et non le royaume pour le roi?"

Réponses à Jeux d'Esprit

LOGOGRIPHE

La nuit j'habite sur la terre,
Et le jour, je remonte aux cieux,
Et là, je cache l'éclat d'un soleil radieux.

J'ai cinq lettres: sans la première,
Je suis un prophète fameux;

Si l'on retranche la dernière,
J'ai des pétales gracieux.

Rép. — Rosée, — Osée, Rose.
Ont répondu: Irène Chabot, — Ida

Bénard, Lauréat Baril, Emmeline

Yon, Antoinette Fournier. Académie Ste-Marie. Ces derniers n'ont donné que la première solution.

ÉCOLE GARNEAU, Ottawa. — Cécile Dubé, Roger Dorval, Abdon Côté, Alice Dumais, Maria Mathieu, Juliette Pelletier, Rosario Barrette, Rhéa Leblanc, Emile Désislets, Léon Mackay, Armand Laverdure, Athanase Juneau, Christophe Charron, Laura Peachy, Marie-Jeanne Scantlan, Dona Landreville, Charles Peachy, L. P. Bélanger, Eric Roy, Edouard Faulkner, Arthur Saint-Georges, Alfred Moreau, Wilfrid Foisy.

PROVERBE

Avec les initiales des contraires des mots suivants, former un proverbe de neuf mots: Inquiétude, — Inutile, — Lac, — Larme, — Souvenir, — Oui, — Blanc, — Rechercher, — Près, — Large, — Rien, — Lumière, — Long, — Bruit, — Là-bas, — Jour, — Avancer, — Bas, — Partir, — Passé, — Grand, — Ennemi, — Matin, — Debout, — Neuf, — Page, — Ami, — Pluralité.

Donnez la signification de ce proverbe.

Rép. : Qui sonne le tocsin ne va pas au feu, c'est-à-dire: On ne peut faire deux choses en même temps.

Ont bien répondu:

ÉCOLE GARNEAU: Alfred Moreau, Arthur St-Georges, Edouard Faulkner, Eric Roy, L. P. Bélanger, Charles Peachy, Yvonne Landreville, Laurenza Lajoie, Laurenza Delorme, Dona Landreville, Marie-Jeanne Scantlan, Laura Peachy, Christophe Charron, Athanase Juneau, Armand Laverdure, Léon Mackay, Emile Désislets, Rhéa Leblanc, Rosario Barrette, Juliette Pelletier, Maria Mathieu, Alice Dumais, Abdon Côté, Roger Dorval.

Un petit espiègle a mis son bas à l'envers, et sa mère le gronde...

— C'est que, vois-tu maman, le bas avait un trou à l'endroit.

Personnel

M. Léon McKay, élève de l'école Garneau d'Ottawa, était de passage en notre ville, la semaine dernière.

Mots pour rire

Toto lit un journal et voit l'intitulé d'un article: "Impôts sur les blés durs".

Après un instant de mûres réflexions:

— Dis, papa, les blés durs, c'est-il ceux qui servent à faire le pain rassis?

♦♦

Deux enfants discutent des mérites respectifs de leur papa:

— Mon papa à moi est très grand.

— Le mien est grand comme le mur du jardin.

— Le mien peut regarder par-dessus.

— La belle affaire! le mien aussi quand il a son chapeau.

♦♦

— Voyons, mon petit Jules, puisque tu es déjà fort en cosmographie, sais-tu pourquoi les jours diminuent ce plus en plus vers la fin de l'année?

Petit Jules sans hésiter:

— Oh! oui, papa: c'est pour faire arriver plus vite les étrennes.

♦♦

Entre le père et le fils.

— Georges, as-tu une bonne place en composition?

— Je suis le vingt-sixième.

— Et vous êtes combien dans la classe?

— Vingt-six.

— Diable!... Je suis très mécontent!

Pendant plusieurs mois, même question chaque semaine, et même réponse, jusqu'à ce que l'enfant avoue enfin qu'il est... le vingt-septième.

— Alors, comment fais-tu ton compte?

— Voilà, papa: il est arrivé un nouveau!

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIERE PARTIE

VI

(Suite)

—Voyons, comment le trouves-tu?

La jeune fille hésita encore, puis, résolument:

—Je le trouve muet, gauche, nigaud.

—Oh! nigaud... Timide, seulement, très timide, je t'avais avertie. Quand il te connaîtra...

—Quand il me connaîtra, il dira peut-être deux phrases de plus, mais il sera toujours embarrassé de ses pieds, de ses mains, de tout son corps; il aura toujours cet air absent de l'endroit où il est. Un air malhonnête, quoi!... Il... enfin, je le croyais un peu montagnard, mais infiniment mieux. Mon "mieux" ne signifie pas "de visage". Cela m'est indifférent, le visage, pourvu qu'il y ait un rayonnement d'intelligence.

La baronne Heurtel fit un geste de profonde stupéfaction.

—Mais il y est, le rayonnement d'intelligence. Roscob n'a jamais eu de meilleur élève que Jacques.

—Eh bien, les rayons restent à l'intérieur. Il me semblait que ce Jacques, dont vous parliez tous avec une admiration enthousiaste et attendrie, allait littéralement m'éblouir, moi, pauvre, par son originalité, sa science, sa facilité d'élocution. Et, rien! Je veux bien croire qu'il est étonnant, ce prodige; mais ses trésors sont bouchés à l'émeri, fermés à triple serrure, voilés aussi soigneusement que l'arche d'alliance.

—Ne penses-tu pas qu'il y a beaucoup de modestie dans...

Suzan se leva d'un bond.

—De la modestie? Je ne comprends pas. Dieu donne de la scien-

ce, de l'intelligence à un homme pour qu'il prenne un air bête?... Alors, ce seront les idiots qui auront l'air intelligent?... Pas possible! Pas possible! marraine.

—Tu ne vois pas les choses sous leur vrai jour, au point juste, si tu préfères. On raisonne un peu, mon enfant, on observe, au lieu de s'emballer.

La baronne Heurtel était très sérieuse, même triste. Suzan, rougissante, baissa la tête.

—Je vous ai fait de la peine?

—Oui. J'aime tes élans, ta franchise; je n'aime pas tes déductions erronées. Jacques serait un dandy, un parlotteur, comme la plupart des jeunes gens du monde, tu le proclamerais "délicieux", sans le connaître. Il est timide, sans le connaître, tu le declares nigaud.

Un fin sourire aux lèvres, Suzan observa:

—Pourquoi demander mon avis si je ne puis dire ce que je pense?

—On pense plus sagement. Tu sais l'origine très humble de M. Orvanne, sa vie de travail acharné; il n'a pu se polir encore au contact du monde, mais il est devenu un savant et il est resté un modeste, un tendre, un croyant. Ne trouves-tu pas cela très beau?

—Très beau, marraine.

La réponse était faite sans conviction. La baronne Heurtel le sentit; donnant une tape amicale sur les joues de Suzan, elle dit, du ton à la fois doux et ferme qui lui était habituel:

—Quand tu auras un peu observé autour de toi, ma petite fille, tu verras que si c'est beau, c'est aussi très rare; tu apprécieras, alors ce pauvre Jacques, que tu sembles dédaigner. En attendant, soit gentille pour lui, car ce muet, ce gauche, ce nigaud a l'âme très fière, le cœur très sensible. Il souffrirait vite de piqures qui laisseraient indifférents beaucoup d'autres hommes. Voilà, c'est tout. Pendant que je vais écrire, continue tes arrangements de bibelots.

—J'ai fini, marraine. Si vous voulez me permettre d'aller voir May?

Une rapide expression de contrariété passa sur le visage de la baronne Heurtel.

—Vous avez des rapports bien fréquents toutes les deux. Je n'aime pas beaucoup Mine Champvallier, tu le sais bien, Suzan?

La jeune fille inclina la tête.

—Je sais, May est pourtant si bonne, si gaie, si généreuse! Je vous répéterai, marraine, ce que vous me dites au sujet de M. Orvanne; vous ne la connaissez pas.

—Elle est trop mondaine. Je te préférerais une amie plus sérieuse: Laurence d'Arnaud, par exemple.

—Une "douce"! Une "fermée"!... Nous ne sympathisons pas. May a été ma "petite mère" au couvent; de là, une foule de souvenirs communs. Permettez-moi d'aller chez elle aujourd'hui, marraine; pendant plusieurs mois, nous ne nous verrons pas. May va partir pour le Lyonnais; elle doit rester trois semaines dans la famille de son mari; puis, de là, elle ira à Nice où elle passera tout l'hiver. Cet après-midi, elle sortira ou recevra des visites, tandis que, maintenant, nous serons seules. May me reçoit à toute heure.

La baronne regarda la pendule.

—Prends Fanny, et sois exacte pour le déjeuner.

—Oui, oh! oui. Merci, marraine.

Les pas légers ne s'entendaient plus, la portière venait de retomber derrière la jeune fille, la baronne Heurtel était seule... Une minute, elle resta pensive, les yeux fixés sur les chrysanthèmes que Suzan avait enlevés précipitamment de ses boucles brunes, au départ.

"Une riche nature, murmura-t-elle; mais quelle tête chaude! Quel enfantillage! Pauvre Jacques, on ne vous apprécie pas! Mon rêve est pourtant très beau, très sage. Vous vous complétez l'un l'autre, ce serait le bonheur pour vous deux. Mais, si souvent on n'ouvre pas au Bonheur! Si souvent on passe à côté de lui sans le voir!

Et, d'un geste lent, la baronne Heurtel trempant sa plume dans l'encrier, reprit la lettre interrompue.

Alliée par son père et par sa mère aux meilleures familles du Poitou, orpheline, fort jolie et pauvre, May de Bélus du Haynain avait rencontré par hasard, chez des amis communs, M. Champvallier, riche propriétaire normand.

Jusqu'à là célibataire endurci, M. Champvallier s'était senti de suite le cœur pris par la beauté de la jeune fille, par sa gaieté, son esprit, sa distinction. Libre, maître de sa fortune, il hésita pourtant de longs mois avant d'oser demander May de Bélus pour femme, tant il redoutait d'offrir son âge mûr, ses cheveux grisonnants à cette jeunesse à peine épanouie. Un refus, lui semblait-il, serait, pour lui, la mort. Mais quand, torturé par la souffrance et l'indécision, il finit par déclarer son amour, après une réflexion très courte, un "oui" fut la réponse. Un "oui" très joyeux du tuteur et de la jeune fille. Le tuteur, vieillard égoïste, se débarrassait ainsi d'une pupille qui pouvait devenir fort gênante. La jeune fille disait adieu aux blessures d'amour-propre, aux soucis du présent et de l'avenir.

Peu importait à May de Bélus l'âge de son mari et son nom roturier. Elle savait que M. Champvallier lui donnait l'indépendance et la fortune, c'était assez pour mettre sa petite main de patricienne, avec une affection reconnaissante, dans la main qui lui était tendue.

Le mariage se fit donc ; et, vite, May profita des chauds rayons de l'amour pour décider, après une visite dans la vieille maison normande, que la vie de province étant mortellement triste, il valait mieux habiter Paris.

L'hiver suivant, on s'installa à Paris, dans un bel et vaste appartement meublé avec le goût très sûr d'un tapissier en renom. Puis, on fit des visites, on lança des invitations, on se forma un cercle, et, peu à peu, l'engrenage mondain absorba toutes les heures du jour et de la nuit.

M. Champvallier eût préféré une existence calme à cette fièvre continue de plaisirs ; toutefois, il ne

dit rien, espérant que la lassitude et la maternité finiraient par retenir May au logis. Mais la jeune femme se montra infatigable, et, quand l'enfant parut, une nourrice enrubbannée augmenta le personnel de la maison, sans rien changer à l'état de choses existant. Alors, sans goût, uniquement pour ne pas contrarier celle qu'il aimait, M. Champvallier prit aussi l'habitude de ce qu'il avait d'abord accepté comme distractions momentanées.

Dans leurs rares tête-à-tête, May se montrait attentionnée, aimante ; dans le monde, admirée par les hommes, jalosée par les femmes, elle gardait intacte sa dignité féminine ; tout en dépensant largement, elle équilibrait fort bien le budget... Que demander de plus?...

Aux femmes un peu enfants, il faut un hochet... Le monde était celui de May, M. Champvallier songea à leurs âges si dissemblables, et le lui laissa.

Aux deux coups légers frappés à la porte de son boudoir, Mme Champvallier sourit. Elle sourit plus encore quand une voix fraîche demanda :

—Puis-je entrer?

—Pourquoi poses-tu une question, ayant la certitude de la réponse ?

Une telle certitude que... te voilà sans que j'aie dit un pauvre petit oui".

Et, très amusée, la jeune femme embrassa Suzan ; puis, l'éloignant un peu d'elle :

—Ma chérie, tu es blanche et rose : une vraie fleur de mai!

—Oui, une fleur de "May", tu as raison... Prenant au sérieux ton rôle de "petite mère", m'as-tu assez soignée, dorlotée, caressée!! J'y songe, parfois, avec de l'attendrissement plein le cœur. Un attendrissement mêlé de gaieté. Te souviens-tu comme tu venais, en cachette, me "border" dans mon petit lit? Et le fameux sirop pour le rhume que tu préparais en faisant fondre ta colle à bouche dans de l'eau chaude?... Une horreur!! Et les tapes que tu me donnais sans façon quand je ne t'appelais pas "maman"? Et tant de choses, mon Dieu! tant de choses déjà si loin, oui, si loin, puisque tu es "maman vrai". "Maman vrai", ce doit être si délicieux! A ce sujet, ne puis-je voir le Dauphin Yves Ier?

—Sonne, et demande le Dauphin.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrait sous une poussée violente, et un ravissant bambin accourait, de toute la vitesse de ses

" SAHLIN "



Le corset SAHLIN, originé par des experts en habits de dames et sur les demandes incessantes du monde fashionable désirant le CONFORT et l'ÉLÉGANCE, sans avoir recours aux artifices, est très léger et modelé d'après nature, et n'a ni aciers pesants, agraffes, lacets, etc., etc. qui ont pour résultats de comprimer les organes respiratoires et donner aux dames une apparence impossible. Les tailleurs les plus en renommée dans les centres "fashionable" ont accordé, sans hésiter, la palme au corset SAHLIN pour sa coupe, son élégance et le confort qu'il garantit en même temps que pour les facilités avec lesquelles il rend un ajustement parfait, conservant les lignes naturelles et aidant à remédier aux défauts physiques sans l'aide d'artifices. En vente partout en Europe, aux États Unis et au Canada. Pour détails s'adresser à



"SAHLIN" boîte 2308 MONTREAL

petites jambes, se jeter au cou de la jeune fille.

—Bonjour, ma Zan.

—Bonjour, mon ange.

Et les baisers de pleuvoir sur les joues satinées.

—Je t'appelle "mon ange", dit tout à coup Suzan, tu ressembles plutôt à un diable. Montre un peu...

Doucement, elle le posa devant elle, comme une petite chose précieuse qu'on doit traiter avec respect. Mais il était si joli avec ses longs cheveux bouclés, ses lèvres fraîches, ses yeux bleus presque trop grands pour son délicat visage, ses bras et ses jambes potelés laissés à découvert par la robe d'un rouge vif, que la jeune fille le serra de nouveau bien fort contre sa poitrine.

—Zan, c'est ma obee neuve. Ze suis-t-y z'un diable?

—Non, mon roi. J'avais dit vrai: tu es un ange, et, de plus, tout le portrait de maman.

—Ze serai ton mari, dis, Zan?

—Je te le promets; ou, plutôt, tu sera celui de ma petite fille.

Il fronça ses fins sourcils.

—Ze ne veux pas que tu aies une petite fille.

—Eh bien, je n'en aurai pas; es-tu content?

—Oui, ze voudrais aussi...

Mme Champvallier eut un geste impatient.

—Yves, tu es ennuyeux. Maintenant que tu as vu ta grande amie, va retrouver ta bonne et laisse-nous causer.

Habitué sans doute à ces exécutions rapides, l'enfant ne fit aucune résistance. Seulement, quand, une dernière fois, il jeta ses bras autour du cou de la jeune fille, une larme perlait au bord de ses longs cils.

—Adieu, Zan!

—Adieu, mon amour. Voilà un paquet d'images pour t'amuser... et te consoler, ajouta-t-elle plus bas.

Il sourit, et Suzan l'embrassa de nouveau, à pleines lèvres.

—Avec cette frimousse de Jean qui pleure et Jean qui rit, tu es trop mignon. Allons, va admirer tes trésors, petite giboulée d'avril.

Elle le regarda partir, puis, se tournant vers son amie:

—Si j'avais un bijou comme cela, je le mangerais. Sais-tu, May, ton fils te ressemble de plus en plus.

La jeune femme jeta les yeux sur le miroir qui lui faisait face, et se regarda longuement, si longuement, qu'une ride légère finit par se creuser sur le front très uni.

Oui, c'étaient la même chevelure blonde et soyeuse, les mêmes yeux immenses et azurés, les mêmes lèvres pourpres, le même délicat visage.

—Il te faudrait une tunique rouge à la place de ta matinée blanche, reprit Suzan, voyant que Mme Champvallier gardait le silence, et ce serait parfait. Yves, c'est une réduction de May, ou, si tu préfères, c'est May en bibelot... sauf quand tu prends cet air navré.

Un léger soupir répondit seul d'abord, puis Mme Champvallier murmura:

—Je me trouve vieille!

—Vieille, s'écria Suzan, riant de tout son cœur, tu es adorablement jeune. Seulement, écoute, fit-elle, la menaçant du doigt, je te prédis que tu deviendras jaune et sèche comme Mère Elisabeth si tu continues ta vie de polichinelle.

(A suivre)

On parle de l'alcoolisme et des alcooliques.

—Moi, déclare Bézuchet, je suis très sobre. Je ne prends une légère pointe qu'à l'anniversaire de naissance de ma femme... Et encore elle ne consent à avoir une année de plus que tous les deux ans!

Le féminisme à Montréal

On parle beaucoup de Féminisme dans le Vieux-Monde. Partisans et adversaires de cette théorie s'entendraient plus aisément s'il leur était donné à tous de voir combien les femmes américaines et en particulier les Canadiennes ont simplement mis en pratique la participation de la femme à la vie économique.

Nos filles, nos sœurs travaillent, et nous devons en être fiers. Elles tiennent à prendre leur part dans la vie et le mouvement des affaires. Il n'est pas un bureau, une maison où la femme n'ait sa place réservée. Quelle que soit sa condition sociale, nous pouvons donc dire que la femme chez nous n'est jamais à charge aux siens. C'est sa gloire, et celle de notre société.

Malheureusement, nos jeunes filles ne songent pas que le travail, comme tout ici-bas, n'a qu'un temps. Arrivera la vieillesse, surviendront les accidents et les maladies... Comment vivre alors?

Puisque ces dames ne sont pas étrangères aux affaires, qu'elles nous permettent de leur tenir le petit raisonnement suivant:

Un être qui travaille représente un capital qui produit, avec cette différence que l'individu passe et que le capital demeure. Ne serait-il pas en quelque sorte divin de prolonger au-delà de la tombe l'activité passagère de l'être humain? de créer en un jour, moyennant un léger sacrifice immédiat et une petite épargne à venir, le capital monétaire que représente l'activité de la femme?... Ce miracle est à la portée de tout le monde. L'Assurance sur la vie est la fée bienfaitrice qui atténue les coups de la Mort et de la Maladie.

Réfléchissez à ce que nous venons de vous suggérer, et demandez à LA SAUVEGARDE, compagnie d'assurance sur la vie, 26 rue Saint-Jacques, Montréal, tous les renseignements qui peuvent vous intéresser à ce sujet.



Si un bon café est plus que la moitié du déjeuner, vous devriez boire le

CAFÉ DE MADAME HUOT

qui est la perfection même. Il est pur, riche, délicieux et vaut plus que le prix auquel il est vendu.

En vente par tous les bons épiciers, en canistres: 1 lb. à 40c; 2 lbs. à 75c. En gros chez

E. D. MARCEAU

281 & 285 rue St-Paul

MONTREAL